

Au Maroc Espagnol

MELILLA ET LES RIFFAINS

Le hasard devait me permettre de vivre quelques jours à Tétouan parmi des Riffains qui avaient combattu l'Espagne. Ces Berbères indomptables seront plus tard la fleur d'une armée africaine, si nous savons nous les attacher. Leurs profils coupants, leurs yeux de faucon, leurs gestes durs indiquaient des êtres fiers et libres. Leurs cheveux sont entièrement rasés, sauf une touffe sur le côté, comme une coiffe au-dessus de l'oreille. Un vaste chapeau d'astrologue orné de cuir rouge couvrait la tête du plus vigoureux de ces Riffains. Il se nommait Ahmed Djerib et c'était un chef de bande. Chaque été, il emmène en Algérie une dizaine de camarades et il prend à l'entreprise la coupe des céréales. Lorsqu'il a gagné un millier de francs, il rentre dans sa tribu des Beni-Bou-Yahi, et, ma foi! si le hasard le favorise, il se distrait de ses loisirs en faisant la guerre aux Espagnols.

Très intelligent, Djerib baisse malicieusement ses paupières sur ses pupilles de panthère et s'écrie:

—C'est vrai, j'ai souvent donné la chasse aux Espagnols. Je crois même avoir touché quelques officiers; mais, moi, pas si bête d'engager mes compagnons à jeter dans la mer l'armée d'Espagne..., ce que nous pourrions faire! Songe un peu, Sidi, voilà quarante mille hommes à nourrir. Or, ces soldats ne travaillent pas le sol. C'est donc nous qui les fournissons de légumes, d'œufs, de poulets, de moutons. Ils paient bien. Ils nous donnent de l'argent et le Riffain est un pauvre diable. Pourquoi voudrais-tu que nous renvoyions dans son pays cette armée? Non! non! Moi, j'ai toujours déclaré dans nos assemblées qu'il faut les laisser tranquilles comme des brebis dans leurs remparts. Il ne nous gênent pas et leurs navires leur apportent l'argent qu'ils nous donnent ensuite. Seulement, il ne faut pas qu'ils viennent nous ennuyer dans l'intérieur du pays. Ah! cela, c'est défendu. Chaque fois qu'ils descendent vers Sidi-Brahim ou vers la montagne, alors: pan! pan! nous les tuons et nous les reconduisons à la côte.

...Depuis quelques instants, le plus âgé des Riffains, Chadli Akkab, un lettré, car il avait pu signer son nom en arabe sur mon calepin, remuait les lèvres en silence et semblait se répéter une bonne histoire, car il souriait.

—Moi, commença-t-il, j'aime retrouver les Espagnols lorsque je reviens d'Oranie. J'y suis habitué et le père de mon père vous aurait raconté la même chose. Le bled serait triste sans ces étrangers. Je suis un homme des Kebbana et, de notre village, incendié peut-être cinquante fois depuis le temps des temps par les roumis, nous apercevons les fortifications de Melilla. Quand j'étais un garçon de douze ans et que les journées semblaient longues à mon père, il parlait ainsi:

—Par Dieu! le blé poussera bien sans nous! Qui vient tirer les chrétiens?

—Mon frère aîné, déjà un homme à barbe, et moi, nous criions:

—Ça va bien. Nous porterons le plomb, la poudre et les fusils.

—Lorsque venait le soir, nous partions pour Melilla. Quand se levait le soleil, nous étions tapis dans l'alfa, les jububiers ou derrière une mesure abandonnée ou bien nous avions creusé sur la plage de Marcia un trou dans le sable. Et nous attendions. Oh! le Riffain a de la patience, beaucoup de patience. Les fusils étaient prêts. Nous guettions les remparts. Quelquefois, la mort se promenait autour de nous, quand une troupe de soldats passait à cent mètres de notre embuscade. S'ils nous avaient aperçus, ils nous auraient cloués sur le sol avec les grands couteaux qu'ils portent au bout de leurs carabines. Par Dieu! c'est ainsi qu'ils ont percé mon oncle Mekra. Bin, les

LES TENORS

Il semble qu'en écrivant l'une de ses pièces funambulesques, le délicieux Benville ait entrevu l'avenir de Caruso:

Eh quoi! dit-il, chanter pour rien
Comme égrène son air de flûte
Le rossignol aérien?
Je veux mille francs par minute.

J'ignore si le célèbre ténor palpa des cachets de cette importance. Toujours est-il que le gazettes nous apprennent qu'il laisse une fortune évaluée à cinquante millions.

Une telle somme, amassée au milieu des hommages et des adulations, voilà de quoi griser bien des jeunes chanteurs qui s'imaginent avoir quelque chose dans le gosier! C'est que le ténor exerce une incomparable fascination. Même quand il est dépourvu de séduction physique, il est, par essence, irrésistible. Tout lui est permis, tout lui est pardonné, excepté de ne point placer au moment voulu la note merveilleuse, attendue chaque soir avec angoisse par des milliers d'admirateurs haletants. Et le ténor est conscient de son prestige. On connaît ce mot de l'un d'eux, qui, entendant une dame se plaindre d'avoir reçu une déclaration enflammée, s'exclama, jouant l'étonnement:

—Tiens! cela arrive donc aussi aux femmes, ces choses-là?

Les ténors ont leurs exigences. Garryré refusa de chanter La Traviata à Barcelone, sous le fallacieux prétexte que les lettres de son nom avaient, sur l'affiche, un demi-centimètre de moins que ce dont il avait convenu avec l'imprésario. Et le public lui donna raison!

Jadis, il était de bon ton d'aller entendre Rubini, qui émettait son fameux trille en si bémol, à onze heures moins vingt-deux. On venait aux Italiens pour applaudir à dix heures quarante-sept l'ut de Tamberlick. Certain soir, l'ut manqua. La déception des spectateurs fut inouïe, et plusieurs d'entre eux voulurent se faire rembourser.

Aussi, Hoffmann était-il encore loin de la vérité quand il donnait cette amusante définition du ténor:

—C'est un artiste qui n'accepte un rôle qu'à la condition qu'il sera refait selon ses indications et que ce rôle sera conçu de telle sorte qu'il lui permettra de porter des éperons d'or, d'avoir un bâton de commandement et de jouer une scène à cheval!"

—Et je ne sais plus quelle méchante langue, voulant se venger d'un ténor qui passait pour manquer d'esprit, insinua:

—Il est ténor...mément bête!

N'empêche que les ténors sont des gens heureux et qu'on se prend à rêver devant la fasteuse carrière d'un Caruso!

PROBLEME QUI SERA DIFFICILE A REGLER

Genève.—Le conseil de la ligue des nations a décidé de laisser à l'assemblée de la ligue le soin de régler le différend qui affecte l'Albanie, la Grèce et la Yougo-Slavie. Cette décision a été prise après un discours de M. Noli, chef de la délégation albanaise.

heures s'écoulaient. Soudain, mon père commandait:

—Attention!

—Nous apercevions le 'ros' d'une sentinelle qui passait et repassait devant un trou sur le haut du mur.

—Aah! c'était mon père.

—Deux coups de feu et le soldat tombait de l'autre côté du rempart.

—Alors, tous les trois, nous embrassions notre paume et nous étions égayés pour toute la journée.

—Et si les Français que nous connaissez, puisque vous travaillez en Algérie, demandai-je, voulaient s'établir dans le Rif, comment les accueilleriez-vous?

Pan! Pan! Pan! s'exclamèrent en riant les Riffains. Nous ne voulons pas être appelés des "bicots" et nous sommes des hommes libres.—Charles Genaux.

M. ANDRÉ LAFARGUE RÉDACTEUR EN CHEF DE L'ABEILLE,



qui vient de revenir d'un voyage en France où il est allé comme délégué de la municipalité de la Nouvelle-Orléans.

RECEPTION

DE M. ANDRÉ LAFARGUE, DÉLÉGUÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Comme nous l'avons déjà annoncé à nos lecteurs, la Ville de Paris a fait une réception à M. André Lafargue, envoyé en France par la Municipalité Néo-Orléanaise pour la représenter aux fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans, les 7 et 8 mai dernier. A cet effet nous extrayons du Bulletin Municipal Officiel de Paris le passage suivant:

—La Municipalité de Paris a reçu à déjeuner, le 11 mai 1921, M. André Lafargue, représentant de la Nouvelle-Orléans, venu en France assister à la Fête nationale de Jeanne d'Arc.

—Etaient présents: M. Guillaumin, Vice-Président du Conseil Municipal; M. A. Autrand, Préfet de la Seine; M. Liard, Secrétaire général de la Préfecture de Police; M. Gay, Président du Conseil Général; M. Georges Lemarchand, Vice-Président du Conseil Municipal; M. François Latour, Secrétaire du Conseil Municipal; M. Aucoc, Syndic du Conseil Municipal; M. Froment-Meurice, Président du Comité du Budget; M. Ambroise Rendu, Conseiller Municipal.

—Au dessert, M. Guillaumin a pris la parole. Il a salué M. Lafargue, a dit combien étaient profondes les sympathies des représentants de la Municipalité pour sa personne et a rappelé les circonstances dans lesquelles M. Lafargue était déjà venu en France, d'abord à l'occasion du bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, ensuite pour représenter sa patrie aux Fêtes de la Victoire. M. Guillaumin a évoqué les liens anciens et affectueux qui unissent la Louisiane et la France; il a bu à l'amitié indissoluble des deux pays et à la prospérité de la Nouvelle-Orléans.

—Dans sa réponse, M. Lafargue a remercié la Municipalité de Paris de l'accueil cordial qui lui était réservé. Il a rappelé les manifestations de ces dernières années auxquelles a fait allusion M. Guillaumin, Vice-Président du Conseil Municipal, a assuré les Représentants de Paris que les sympathies de la Louisiane pour la France étaient de plus en plus profondes; ses compatriotes de la Louisiane, a-t-il ajouté, ont suivi d'un cœur fraternel les événements de France à l'heure de la plus tragique, mais aussi de la plus glorieuse des guerres et après les émotions de la lutte ont applaudi d'enthousiasme au triomphe des soldats du droit et de la civilisation. Il a terminé en saluant les Représentants de Paris auxquels il apporte en cette pé-

NECROLOGIE

MORT DE M. J. J. McLOUGHLIN

M. James J. McLoughlin, époux de Nora McGloin, fille de feu le juge Frank McGloin, est mort vendredi, le 2 septembre 1921, à l'âge de 61 ans.

Il était très intéressé dans tous les mouvements de réforme politique en Louisiane, et principalement à la Nouvelle-Orléans, où il prit une part active, avec le Sénateur E. M. Stafford, dans la lutte contre les tramways de la ville. Sous l'administration du Maire Walter Flower, en 1896, il occupa la place d'avocat de la ville.

M. McLoughlin, sous le nom de plume de "Jack LaFaience," écrivit plusieurs histoires et articles en patois créole qui furent très appréciées.

Il était membre du "Chess, Checkers and Whist Club," Round Table Club, Chevaliers Catholiques de l'Amérique et de la Société de Saint Vincent de Paul.

MARANDET—M. Etienne Marandet, époux d'Adolphe Poly, est mort lundi, 5 septembre 1921, à l'âge de 57 ans. Il était natif de France et membre de l'Union Française et de la Société du 14 juillet.

CRONENBERG—A Château-Thierry, en France, le 13 juin 1918, Albert Louis Cronenberg, fils de Marie Cronenberg et de feu Carl Cronenberg, à l'âge de 21 ans. Il était membre du Corps de la Marine des Etats-Unis et de la Légion Américaine.

HELLMAN—Le Caporal Simon Hellman, fils de M. et Mme Sam Hellman, une des victimes de la Grande Guerre, est mort à Belleau Wood, France, le 8 juin, 1918.

CRUCIFIÉ, PUIS BRULÉ

La justice s'occupe d'un drame vieux de sept ans

Compiègne.—Une enquête est actuellement ouverte par le Parquet de Compiègne pour rechercher les responsables d'un crime qui fut commis de façon atroce dans le petit bourg de Vandellécourt, canton de Ribécourt, le 5 septembre 1914.

Le soir de ce jour-là, au moment précis où les Allemands battaient en retraite, un incendie se déclara dans un hangar appartenant à M. Bullot, maire, et le coupable fut reconnu pour être un nommé Camille Caron, âgé de dix-huit ans, qui, à plusieurs reprises, avait proféré des menaces envers son ancien patron M. Bullot, le menaçant notamment d'incendier sa maison.

Après avoir été arrêté chez son oncle, Caron fut jugé sommairement et livré à la populace qui le traîna près du hangar en feu, le frappa à coups de poings, de pieds et de bèches, le crucifia sur une herse et, comme il était trop grand, lui coupa les avant-bras et le poussa finalement dans le brasier.

De nombreux témoins vont être entendus sur cette affaire appelée à un très grand retentissement et qui, en attendant, cause une très grosse émotion dans la région.

riode de célébration de notre grande Héroïne nationale le salut fraternel de ses compatriotes joyeux de commémorer avec la France une des grandes dates de son histoire."

RESSEMBLANCES

—Comment se fait-il que vous autres, les avocats, vous êtes toujours amis ensemble quoique vous vous disputiez souvent à la barre.

—Voilà, nous sommes un peu comme des ciseaux, nous ne coupons que ce qui vient se placer entre nous.